



## L'île des anamorphoses

version de Martine Marck

Nous étions assis dans des fauteuils confortables près de la cheminée. Un feu joyeux brûlait dans l'âtre et nous savourions un vieux cognac en fumant des Havanes, lorsque mon ami Ignacio Teruel me raconta cette étrange histoire. Je savais Ignacio prodigue de ce genre d'histoires, il avait rencontré tellement de monde dans sa profession de médecin, je me laissais donc aller au plaisir du moment en l'écoutant.

Cela se passait en 1821, un certain Geronimo Mauro, linguiste distingué dont vous avez déjà certainement entendu parler – il a publié des ouvrages de référence très sérieux – se rendit de Buenos Aires à Punta Arenas en bateau. Il se consacrait alors à un ouvrage sur les rêves et il espérait trouver des écrits de Valerio Arrabal dans la bibliothèque de cette ville. Valerio Arrabal avait laissé une importante documentation sur la linguistique du rêve, l'archéographie du rêve et ses interprétations. Les êtres rêvés ou imaginés car il ne s'était pas contenté de l'étude du rêve de l'homme endormi, il avait aussi compilé des expériences sur le rêve éveillé pratiquées dans diverses universités. Geronimo Mauro avait déjà bien avancé dans sa thèse sur les rêves mais il lui manquait l'essentiel : comment faire pour introduire « l'autre » dans le rêve, lui donner une représentation dans le texte. Il était sur le point de repenser l'écriture du « il » dans la littérature.

C'était la mauvaise saison, une tempête s'éleva qui fit couler le bateau. Geronimo se trouva embarqué dans un canot de sauvetage en compagnie de deux autres personnes. Mais comme un malheur n'arrive jamais seul, la barque chavira et Geronimo vit se noyer sous ses yeux ses compagnons d'infortune. Il resta seul. Il réussit à s'accrocher à l'épave. Transi et terrifié, il dériva longtemps. Brûlé par le soleil revenu, sans manger ni boire, il resta accroché à son esquif pendant plusieurs jours. Il n'avait aucune idée du temps qu'il avait passé ainsi quand il se réveilla allongé sur le sable de la grève. Il sut qu'il était sur une île. C'était le début du crépuscule. Mais il put se rendre compte assez rapidement que le temps sur l'île n'avait aucune consistance. Ce qui était passé pouvait être présent et le présent pouvait s'éterniser. Le futur disparaissait dès que produit. Les heures devenaient irréelles. On eût perdu son temps à vouloir les compter.

L'île était déserte, des taches pâles s'étiraient sur le sol calcaire, quelques arbres qui brillaient n'apportaient aucune ombre sur les rochers compacts tous absolument



semblables. Ils semblaient découpés dans du papier d'argent comme celui qui enveloppe les chocolats. On entendait de loin en loin des cris d'oiseaux qui s'enroulaient en volutes sonores vers un ciel vierge de tout nuage. A l'horizon, une sorte de vapeur s'élevait, brouillant le paysage. A part les cris des oiseaux, pas un bruit, pas un souffle d'air. L'île ne disait rien d'elle, elle pouvait être toutes les îles. Il suffisait de l'imaginer pour la poser n'importe où sur le globe. Il ouvrit les yeux mais ne vit rien, son regard était encore tourné vers l'intérieur. Petit à petit, l'île s'ouvrit enfin à lui. Il pensait être sauvé. Il attendit qu'elle se donne entièrement à lui avant de se lever pour aller la reconnaître.

Je marchais d'un pas allègre sur un chemin de sable fin qui s'étirait en boucles bien que le paysage fut plat. J'étais détaché de mon corps qui ne me pesait plus. Je l'oubliais. Je suivais consciencieusement les boucles mais au moment où je me retournai, je vis que le chemin était rectiligne. Je ne cherchais pas à comprendre, je suivais ce chemin qui me ravissait, jamais, il me semble, je n'avais été aussi heureux. Plusieurs fois je me retournai et à chaque fois les boucles s'étaient déliées. Pourtant, devant moi, le chemin sinuait toujours. La mer avait disparu depuis un moment, mais je n'avais pas l'impression d'avoir marché si longtemps. Je n'étais pas fatigué. Le soleil commença à décliner, les boucles du chemin se faisaient de plus en plus lâches. A l'horizon, je vis apparaître ce qui me parut un manoir. De belle taille en pierre grise qui prenait des tons de rose dans le soleil couchant. Je hâtai le pas. Le chemin s'élargissait mais, au fur et à mesure que j'avançais, le manoir que j'avais vu de face, plus large que haut, commençait à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à se déformer, se tordre dans une sorte d'hélice pour devenir parfaitement plat puis à se redresser doucement dans un mouvement circulaire vers la gauche. Je me vrillais les yeux pour suivre ces étranges figures. Je le vis encore pivoter sur lui-même mais cette fois en sens inverse avant de reprendre sa forme initiale. Au ralenti, il se déformait dans un sens puis dans un autre dans un mouvement perpétuel. Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'il cessa de changer de forme. Je ne distinguais plus que ses contours très vagues. Parvenu au pied du perron que je pouvais enfin voir clairement, je vis que la porte était ouverte, j'entrai.

Il ne vit d'abord rien. Peu après, je vis ses pieds se détacher du sol de marbre du grand hall, son tronc s'inclina vers la droite dans une courbe elliptique, il passa par la position tête en bas, puis s'aplatit comme un disque, remonta vers la gauche en laissant



une sorte d'écho de son corps dans l'espace et revint à sa position initiale. Il repartit en sens inverse, jusqu'au disque horizontal et reconstitution vers la verticale.

Et c'était moi que je voyais ainsi se déformer dans cette torsion tantôt convexe, tantôt concave. Je tentais d'arrimer mon regard à celui des personnages des tableaux qui couvraient les murs du hall du sol au plafond. Des personnages durs et froids, abandonnés là où ils avaient vécu lorsqu'ils étaient humains. Mais ils tournaient avec moi.

Il plongeait son regard dans celui d'un vieillard vénérable mais il se retrouvait bientôt dans une situation telle qu'il ne voyait plus le tableau de l'ancêtre mais celui d'une jeune fille triste. Ils ne tournaient pas dans le même sens.

Et je me voyais chavirer mais je ne ressentais aucun vertige à tel point que je doutais de bouger. J'en vins à me demander si ce n'étaient pas les murs ou les tableaux qui se déformaient en spirales folles tandis que moi, je restais les deux pieds plantés dans le sol. Je me sentais intrus dans ce chaos, rejeté par une chimère folle qui ne parvenait pas à se débarrasser de moi. Elle me secouait dans le tréfonds de ses entrailles espérant me vomir dans un spasme qu'elle appelait en vain. Le manoir était tout entier chimère. Le marbre devenait sable.

Je le voyais à nouveau se tordre dans une géométrie invraisemblable. Comment faisait-il ? Il se tordait comme une poupée de chiffons, comme une bande élastique. C'était beau, c'était gracieux, mais je ne pouvais m'empêcher de craindre qu'il se torde le cou.

J'avais peur, par instants que mon tronc se détache du bas de mon corps mais je ne ressentais aucune gêne, aucune souffrance. Le mouvement était délié, comme dans une danse langoureuse et lente.

Mon œil était fixé au plafond et me regardait. Dans cet œil, je pouvais voir ma propre vie, embryon tout juste formé dans le ventre de ma mère où s'unissaient les gamètes, enfant timoré épris de lecture et de savoir toujours insatisfait, époux énamouré et maladroit encore ébloui par son bonheur qu'il croyait éternel, premier communiant recueilli dans une foi naïve, bébé chafouin et homme mûr étalant sa sagesse, fiancé timide et père attentif et tout ce que je n'avais jamais été et ne serais jamais. Je vis une photo de mon père le jour de la remise de son diplôme à l'université mais ses traits étaient ceux de mon grand-père ou les miens. Je cherchais les traits de mon père, j'ai omis de vous dire qu'il était mort.



Il se vit naître, mourir, espérer en la vie, se blaser, s'émerveiller devant sa première bicyclette, faire l'amour à une femme, en perdre une autre, oublier ses illusions, découvrir la lecture, changer de métier, conduire sa voiture, être opéré de l'appendicite, souffrir de rhumatismes, pleurer son chien, voir ses cheveux blanchir, jouer au train électrique, suivre sa mère au marché, affronter son premier jour d'école, gronder sa fille, conseiller son fils, marier son cadet. Il doutait d'avoir fait tout ça.

Il se regardait dans son œil fixé au plafond et ce qu'il voyait était fou. Le monde basculait et il était le monde qui tournait dans cet œil. Il ne savait plus qu'il était le monde. Il vit des contrées qui n'avaient pas encore été découvertes, des régions froides qui se réchauffaient, des forêts ravagées par les temps qui n'étaient pas encore advenus, des astres non visités dont il prenait possession, il vit tout ça en lui écrit comme dans un livre infini.

J'eus encore la vision d'un petit homme qui gesticulait devant un cercueil. Il me faisait toucher le velours rouge qui le doublait et passait amoureusement sa main sur le chêne verni. Il soulignait la beauté des ferrures. En me retournant, je pouvais voir sur une estrade, entouré de roses rouges, un corps qui gisait et ce corps était celui de ma mère. Je voyais nettement les traits de son visage apaisés dans le repos éternel. Comme j'aurais pu la voir si je n'avais été à l'autre bout du monde lors de son décès ; J'étais revenu plusieurs jours après ses funérailles. Elle ouvrit les yeux, remua les lèvres mais je ne compris pas ce qu'elle me disait et repris sa sérénité de trépassée.

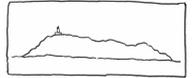
C'est à ce moment que je crus me voir tomber dans le trou noir de l'iris qui me tordait et me déformait toujours autant. Le tunnel s'élargit pour me laisser passer, puis se resserra, je n'étais plus qu'une ombre. Je me vis réellement tomber mais tomber en tourbillonnant comme l'eau dans un siphon.

Il tombait, tombait. Il n'était pas effrayé, c'était facile. Il notait tout pour s'en souvenir plus tard.

J'avais perdu tous mes repères, j'aurais voulu fermer les yeux pour éviter les spirales infernales. Les yeux fermés, je me voyais encore aussi nettement.

Il ne pouvait plus rien contrôler.

Je glissais au bord de la folie qui m'accueillait tandis que je récitais des poèmes pour entendre le son de ma voix et occuper l'espace que je n'occupais pas. Comment croire à ce que je voyais puisque c'était moi que je voyais et que je ne pouvais pas y croire. Y auriez-vous cru, vous qui me suivez ? J'en étais arrivé au point de ne plus



pouvoir croire ce que mon œil me disait, Je devais me détacher de cet œil mais je continuais à ne plus croire en moi. Un autre avait pris possession de moi et me rêvait.

Quand, tout à coup, tout s'arrêta, je vis encore quelques circonvolutions de moi, au ralenti, puis je m'immobilisai tout à fait. Je me vis hors du manoir qui continuait à se distordre dans une anamorphose incompréhensible qui montrait enfin sa tête de lion.

Ignacio s'arrêta là. Il n'avait jamais su la suite de cette aventure, si Geronimo était revenu de son voyage sain et sauf et surtout sain d'esprit. Il était pourtant sûr d'avoir lu cette histoire quelque part.

Mais il croyait se souvenir d'un homme qui disait qu'un autre habitait son œil, qu'il voyait son œil voir mais qu'à la suite d'une aventure étrange, il ne pouvait plus croire ce que voyait son œil, il pouvait à peine croire à son existence. « Il » n'existe pas répétait-il, c'était moi. On le disait fou.